

J'ai conjugué ce verbe pour  
marcher sur ton cœur

DE LA MÊME AUTRICE

*On ne peut pas tenir la mer entre ses mains*, Grasset, 2019.

*Anomalie des zones profondes du cerveau*, Grasset, 2015.

*Ensuite, j'ai rêvé de papayes et de bananes*, Le Monte-en-l'air, 2015.

*Soliste*, Inculte, 2013.

*Indociles* (sur Denis Roche, Hélène Bessette, Kathy Acker, B.S. Johnson), Léo Scheer, 2012.

*Le Travail de rivière*, Dissonances, 2009.

*Fonction Elvis*, Léo Scheer, 2006.

*Orchidées & salami*, Discobabel, 2005.

*La Rumeur des espaces négatifs*, Léo Scheer, 2005.

*Je ne sais rien d'un homme quand je sais qu'il s'appelle Jacques*, Al Dante, 2004.

*Éros peccadille*, Al Dante, 2002.

Laure Limongi

# J'ai conjugué ce verbe pour marcher sur ton cœur

ou *Grammaire provisoire en 9 mouvements*

série **Alimage**



*Éditions de l'Attente*

En couverture : « Le bois de Luminaville » (2016), une installation de Martine Aballéa, reproduite avec l'aimable autorisation de l'artiste.  
© Photo Margot Montigny / Galerie Édouard Manet - Gennevilliers

© Éditions de l'Attente, 2020  
ISBN : 978-2-36242-088-7

*[www.editionsdelattente.com](http://www.editionsdelattente.com)*

La région Nouvelle-Aquitaine soutient le programme éditorial  
des éditions de l'Attente.

*À Emmanuel Hocquard;  
au parfum du mimosa de janvier.*



« J'ai toujours pensé les langues  
comme un lieu. »

Edgardo Cozarinsky





# UMIKI

Marc Liblin naît à Luxeuil-les-Bains, dans les Vosges, dans les années 1930. Luxeuil est une ville d'eau, de ces anciennes stations thermales prisées par les Romains. À Luxeuil, l'eau surgit chaude des contreforts de la montagne, comme pour dire que la pierre peut transmettre ses secrets. Les rivières descendent inexorablement, se faufilent partout. Tantôt elles forcent les obstacles naturels, tantôt, elles se glissent paresseusement, serpents entêtés, dans une ancienne vallée glaciaire. Luxeuil bruisse, jour et nuit. Depuis son nom même. Et du dialogue de l'eau. Marc Liblin paraît l'entendre. C'est un enfant distrait, aux songes étranges. Dès l'âge de 6 ans, il est assailli, toutes les nuits, par un rêve récurrent. On lui enseigne une langue inconnue. Il est assis à une table, sage écolier et, syllabe à syllabe, un langage inouï apparaît. Nuit après nuit, lune après lune, il en découvre le vocabulaire et la syntaxe. Il commence à la connaître presque mieux que sa langue maternelle. Elle finit par franchir la frontière de l'aube et envahit ses journées. Comme les rivières qui irriguent Luxeuil. Ses camarades se moquent de lui. Ses instituteurs suspectent des troubles mentaux. Personne n'arrive à le comprendre. L'enfant s'isole. Le français recule dans sa bouche. À la place, une nouvelle pâte.

« a »

« a'a »

« rongo rongo »

« ai »

« ai »

« ura »

« haha matua »

On interroge les parents, d'un air un peu suspicieux. Des étrangers dans la famille ? Des étrangers d'où ? Où l'enfant aurait-il pu entendre une langue qui n'est ni de l'allemand, ni de l'anglais, ni de l'espagnol, ni de l'italien, ni du portugais, ni de l'arabe, ni du yiddish... Une langue qui ne ressemble à rien de connu. Un médecin conseille des bains glacés. Un autre des sirops calmants. On regarde les Liblin d'un air gêné. C'est sans doute la syphilis.

Le père est maître de forges. Le grand-père était maréchal-fer-rant. Maître de forges, c'est une ascension sociale. Même si c'est la guerre qui l'a sans doute rendue possible. Tous ces projectiles à balancer dans des corps, les usines d'armement qui remplacent les laiteries. Il a l'impression que son fils redescend. Leur fait dégringoler l'échelle, avec la nuque qui cogne contre chaque barreau. Toute la famille, cul contre terre, à cause d'un fou qui s'entête à parler une langue que personne ne comprend. Les

coups n'y font rien, il a tout essayé. Sous les ecchymoses, toujours cette satanée mélodie.

« hihi »

« haka vai »

« hiru »

« hoa hoa »

« kahu »

« matangi »

« mokomoko rangi »

Marc Liblin se met à lire tout ce qui lui tombe sous la main, comme si les couvertures cartonnées pouvaient constituer une protection contre les bras de l'homme qui, habitués à la fournaise, se déchaînent. Et peut-être les pages lui délivreront-elles un jour la réponse à l'énigme de cette langue qui le colonise.

« more »

« nua »

« panga »

« puhi »

« raranga »

« reva »

À l'âge de 33 ans, isolé, rejeté, il finit par quitter les siens pour s'installer en Bretagne. Il a toujours aimé l'océan sans le connaître. Il va à sa rencontre. Il se dit que la grande note continue des vagues sera peut-être moins sournoise que le murmure des rivières. Il dort souvent dehors. À présent, la langue de ses rêves l'habite totalement. Ceux qui le croisent en font l'expérience. Ils remarquent, de jour en jour, que ce n'est pas un sabir incohérent. Que des structures se répètent. Les mouettes posent leur œil rond, implacable, sur cette étrange silhouette qui n'a jamais rien à leur concéder, ni pain, ni viande, ni croûte de fromage, ni pelure de fruit. Juste sa présence décharnée, errante, sur le rivage. Quelque chose comme le hasard veut qu'un jour un homme qui avait croisé Marc Liblin et assisté à ses curieux monologues en parle à des linguistes de l'université de Rennes. Il avait été saisi par l'intensité de son regard. Un regard qui signifiait que les obscures syllabes qui s'échappaient de sa bouche voulaient vraiment dire quelque chose. Ça l'avait tracassé. Suffisamment pour aborder le sujet avec des spécialistes. Intrigués, les chercheurs enregistrent Marc Liblin. C'est le tout début des ordinateurs, ils mobilisent la plus grande puissance de calcul possible pour analyser l'étrange langue. Elle est cohérente mais ils ne parviennent à la rattacher à rien de connu. Interrogés, des spécialistes de différents pays y vont de leurs hypothèses, du proto-tibétain au cousin de l'araméen. Mais jamais rien de concluant. Les deux chercheurs sont rongés par le mystère.

Comme si le fardeau de cet idiome se faisait malédiction. Façon pyramides. Résigné, Marc Liblin les regarde s'affairer devant la machine. Lui demander de répéter encore et encore la langue de ses rêves. Les linguistes perdent le sommeil. L'un d'eux, épuisé, atteint d'une vexation professionnelle difficile à vivre, se remet à fumer, en cachette de sa femme, alors qu'il avait arrêté depuis douze ans. Il descend discrètement sur le port acheter un paquet de cigarettes et une petite boîte d'allumettes. La marque dont il avait l'habitude et qu'il réclame avec l'air le plus naturel possible n'existe plus. Le vendeur le regarde avec une pitié un peu goguenarde. Rougissant, le linguiste ressort s'allumer sa cibiche de défaite face aux embruns. Et c'est en inspirant la première goulée qui brûle sa trachée qu'il se dit : « Mais pourquoi ne pas interroger les marins du port ? Après tout, ils voyagent dans le monde entier... Et au point où on en est... » Les linguistes invitent Marc Liblin à faire le tour des troquets du port. Leurs recherches prennent soudain une tournure beaucoup plus agréable, en tout cas plus alcoolisée. C'est seulement après leur cinquième cuite qu'ils attirent l'attention d'un marin tunisien. Il dit avoir déjà entendu cette langue, sur une île reculée de la Polynésie. L'une des plus isolées. Rapa. Une île de 40 km<sup>2</sup> qui a un peu la forme d'un petit animal recroquevillé, regardant vers l'est. Il dit qu'il connaît une Polynésienne dans le coin nommée Mérétuini Make. Une femme qu'il faut absolument aller voir. Elle avait épousé un militaire et vit à présent seule dans une

HLM de la banlieue de Rennes. C'est un Marc Liblin terrorisé qui se retrouve devant la porte, soutenu par les deux linguistes surexcités et fébriles. Lorsqu'elle s'ouvre, on comprend au froncement de sourcil de la dame qu'elle ne croit pas à toute cette histoire. Encore un délire de racistes qui, sous prétexte qu'elle est née à 16 000 kilomètres et que sa peau a connu un soleil trop timide en Bretagne, lui envoient un fou qui babille. On ne la lui avait pas encore faite, celle-là. Le coup des colliers de fleurs, du mauvais tyrolien pour tenter d'imiter les chants polynésiens, oui. Mais pas lui brandir un marginal en essayant de prouver qu'ils seraient, en quelque sorte, mystérieusement, cousins. C'est insultant. Sa colère monte. Marc Liblin se met à parler. Et elle s'entend lui répondre. Dans la langue de Rapa, la langue de ses ancêtres, dont elle se souvient et qu'inexpliquablement il parle, dans ses rêves, depuis qu'il est enfant. Une langue qui n'est maîtrisée que par 520 locuteurs dans le monde, vivant presque tous sur l'île.

« a » : « être »

« a'a » : « se noyer »

« rongo rongo » : « écriture »

« ai » : « avoir »

« ai » : « copuler »

« ura » : « flamme »

« haha matua » : « suivre les enseignements des anciens »